

## INTRODUCTION

Étienne Anheim, Antoine Lilti

Éditions de l'EHESS | « *Annales. Histoire, Sciences Sociales* »

2010/2 65e année | pages 253 à 260

ISSN 0395-2649

ISBN 9782713222405

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-Annales-2010-2-page-253.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Étienne Anheim et Antoine Lilti, « Introduction », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2010/2 (65e année), p. 253-260.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**Depuis plusieurs décennies**, les historiens ont entendu la leçon : leur prétention à une connaissance scientifique du passé serait illusoire et, croyant dire la vérité, ils ne feraient rien d'autre qu'écrire des fictions plus vraisemblables que d'autres. Depuis les propositions provocatrices de Paul Veyne, les arguments de Hayden White et, sur un mode plus nuancé, de Paul Ricœur, jusqu'aux propositions radicales des tenants du narrativisme pur, l'historiographie contemporaine est entrée dans l'ère du soupçon, au point que l'idée d'un brouillage irrémédiable entre histoire et fiction est devenue une entrée de choix du dictionnaire des idées reçues postmodernes. Face à ce défi épistémologique, les historiens ont réagi de différentes manières : par l'indifférence ou le déni, pour les plus attachés d'entre eux aux habitudes de leur discipline ; par un refus rageur voire la dénonciation devenue rituelle d'un *linguistic turn* aussi flou que menaçant, pour les plus militants ; par le ralliement enthousiaste, pour quelques rares transfuges adeptes de l'expérimentation ; enfin, pour la plupart, par l'élaboration d'une position nuancée, sensible à ce qui subsiste d'irréductiblement narratif dans l'écriture historiographique, mais soucieuse aussi de rappeler ce qui distingue les dispositifs scientifiques et disciplinaires de l'historien et la liberté fictionnelle du romancier.

Ces débats sont bien connus, mais l'ambition de ce numéro est différente : nous souhaitons renverser le questionnaire. Plutôt que de traquer la part de fiction, de narration ou d'invention stylistique dans les textes des historiens, pourquoi ne pas s'interroger sur la nature du savoir dont la littérature est elle-même porteuse ? Au lieu de soupçonner une fois de plus l'historiographie en raison de la dimension littéraire de toute écriture, créditons la littérature d'une capacité à produire, par les

formes d'écriture qui lui sont propres, un ensemble de connaissances, morales, scientifiques, philosophiques, sociologiques et historiques.

C'est là l'occasion de poursuivre la réflexion des historiens sur la littérature, son histoire, ses usages, ses fonctions<sup>1</sup>. L'histoire du livre, les travaux sur la culture écrite ou encore l'histoire politique des pratiques d'écriture ont été des moteurs essentiels de cette réflexion et ont produit d'importants travaux. L'esthétique de la réception proposée par Hans Robert Jauss, en portant le regard sur la dimension historique et sociale inhérente à la constitution de l'œuvre et à son interprétation, a ouvert la voie à une historicisation des corpus et du canon littéraire, tandis que l'appropriation des outils de la sociologie par les historiens et les littéraires a permis de développer une pratique renouvelée de l'histoire des textes qui a profondément modifié les échanges interdisciplinaires autour de la littérature<sup>2</sup>. Parallèlement, le tournant théorique de la critique littéraire a inspiré les spécialistes des sciences sociales, à commencer par les historiens : au-delà des débats sur l'écriture de l'histoire, ce sont les documents du passé qui ont été relus à l'aide d'outils empruntés à la génétique textuelle, par exemple, ou aux travaux de Gérard Genette. Enfin, la vivacité d'une histoire littéraire renouvelée, attentive aux objections théoriques mais soucieuse de renouer avec une forme de tradition intellectuelle historiciste intégrant les apports d'une philologie rigoureuse, a montré qu'il était possible de reprendre de l'intérieur la réflexion historique sur la littérature<sup>3</sup>. Cependant, la division classique entre le travail des historiens et des sociologues, qui étudient la réception et les usages des œuvres, et celui des littéraires, consacré à leur genèse et leur interprétation, ne s'est pas totalement estompée, et le lien entre ces deux dimensions reste en grande partie à construire. On a pu reprocher aux travaux des historiens sur la littérature de rester à l'extérieur des textes, en s'intéressant de préférence aux institutions littéraires, à l'histoire sociale et politique de leurs auteurs, ou aux conditions de la publication et de la lecture. Comme si les textes

1 - Voir notamment les numéros « Histoire et littérature », *Annales HSS*, 49-2, 1994, et « Pratiques d'écriture », *Annales HSS*, 56-4/5, 2001.

2 - Il est impossible de citer l'ensemble des travaux qui ont contribué à ce renouvellement. On se bornera à citer ici quelques titres des vingt dernières années : Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éd. du Seuil, 1992 ; Roger CHARTIER, *Culture écrite et société. L'ordre des livres : XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Michel, 1996 et *Id.*, *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 2005 ; Pascale CASANOVA, *La république mondiale des lettres*, Paris, Éd. du Seuil, 1999 ; Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999 ; Jacques DUBOIS, *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris, Le Seuil, 2000 ; Christian JOUHAUD, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000 ; Judith LYON-CAEN, *La lecture et la vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006 ; Franco MORETTI, *Atlas du roman européen, 1800-1900*, Paris, Le Seuil, [1997] 2000.

3 - Antoine COMPAGNON, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Éd. du Seuil, 1998 ; Jean-Louis JEANNELLE, *Écrire ses mémoires au XX<sup>e</sup> siècle, Déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, 2008 ; Philippe ROUSSIN, *Misère de la littérature, terreur de l'histoire. Céline et la littérature contemporaine*, Paris, Gallimard, 2005 ; Marielle MACÉ, *Le temps de l'essai. Histoire d'un genre littéraire en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2006.

eux-mêmes, notamment les plus consacrés, restaient la chasse gardée des littéraires, qui eux-mêmes conservaient une grande prudence quant à l'usage des sciences sociales. La remise en cause de la nouvelle critique par les assauts conjoints de l'histoire sociale de la culture et d'une histoire littéraire renaissante n'a donc pas, en dépit de quelques heureuses tentatives, aboli ce partage aussi nettement qu'on aurait pu le souhaiter.

Interroger les savoirs construits et transmis par la littérature peut permettre d'effacer ce clivage. Cette perspective requiert néanmoins de ne pas idéaliser une capacité anhistorique de la littérature à produire un savoir direct et ineffable : à la tentation formaliste d'une littérature qui ne renverrait qu'à elle-même répond symétriquement le péril d'une mystique de la littérature, où celle-ci serait créditée d'un accès particulier au monde sur le mode de l'intuition poétique ou de la potentialité critique, l'une et l'autre coexistant curieusement chez certains auteurs, notamment à travers l'héritage derridien et heideggerien dans les études littéraires et philosophiques. Une approche des capacités cognitives de la littérature se situe à distance de ces deux tentations, celle qui nie l'existence d'un hors-texte et celle qui efface les médiations entre celui-ci et le texte. Elle se propose au contraire de saisir historiquement les capacités de la littérature à produire un savoir sur le monde, sans postuler que ce savoir soit d'une nature supérieure et irréductible à celui des sciences sociales.

Affirmer que la littérature est porteuse d'un savoir n'est certainement pas une idée neuve. Les justifications anciennes des belles-lettres ont souvent mis en avant leur utilité morale ; le roman réaliste s'est réclamé d'une capacité spécifique à rendre compte du monde social ; et, depuis Michel de Montaigne, toute une partie de la littérature, fondée sur l'exploration minutieuse du moi de l'auteur, s'est voulue une contribution à la connaissance de « l'humaine condition ». Mesuré à l'aune d'une tradition intellectuelle dont les racines plongent dans l'Antiquité, le partage disciplinaire entre la littérature et les sciences de l'homme reste, il faut le rappeler, une réalité récente : longtemps, l'une des fonctions de la littérature a été, précisément, de raconter l'histoire et de dépeindre l'homme<sup>4</sup>. Sans doute le XIX<sup>e</sup> siècle a-t-il remanié profondément la division des savoirs, mais pas au point d'effacer le souvenir des anciennes circulations. Au demeurant, les vertus éthiques de la littérature font un retour remarqué dans le paysage de la critique littéraire et de la réflexion philosophique : plusieurs auteurs, venus d'horizons pourtant différents, ont rappelé avec force l'aptitude de la littérature à contribuer à une axiologie, ou du moins à une formation du jugement, au même titre que la philosophie morale, mais sous

4- Comme en témoigne de façon exemplaire l'œuvre de Dante, dont l'étude mobilise, dans une tradition typique de l'historiographie italienne, philologues, littéraires, historiens et philosophes, depuis le travail fondateur de Bruno NARDI, *Saggi di filosofia dantesca*, Milan, Ed. Società Dante Alighieri, 1930 et *Id.*, *Nel mondo di Dante*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1944, et jusqu'à ses prolongements récents chez Giorgio STABILE, *Dante e la filosofia della natura*, Florence, SISMEL, 2007, et Emanuele COCCIA et Sylvain PIRON, « Poésie, science et politique. Une génération d'intellectuels italiens (1260-1330) », *Revue de Synthèse*, 129-4, 2008, p. 549-586.

des formes bien différentes<sup>5</sup>. D'autres chercheurs, à la croisée de la philosophie et de l'ethnographie, s'efforcent de fonder une phénoménologie de l'existence ordinaire qui puise aussi son inspiration dans la littérature<sup>6</sup>. De même, le courant « Droit et littérature », fortement représenté dans le monde anglophone, n'hésite pas à s'appuyer sur des fictions littéraires pour repenser des questions juridiques<sup>7</sup>. Mais les historiens, intimidés peut-être par les grandes œuvres ou inquiets de reconnaître à la littérature un véritable potentiel cognitif, restent prudemment à l'écart de telles approches, comme s'ils ne connaissaient la littérature que sous l'angle du document ou de la représentation culturelle, ou comme si la concurrence restait trop vive, entre écrivains et historiens, lorsqu'il s'agit d'écrire le passé.

Les historiens ont pourtant leur mot à dire, car la capacité cognitive ou éthique de la littérature est profondément historique, variant selon les genres, les époques, les auteurs. Quelques travaux récents ont entrepris d'étudier, dans des contextes historiques spécifiques, la façon dont les textes littéraires sont investis d'une capacité particulière à témoigner du monde<sup>8</sup>. D'autres ont permis de montrer que les œuvres littéraires étaient le lieu d'une véritable réflexion sur les formes de leur propre usage, de leur réception et de leur rapport à la temporalité<sup>9</sup>. Ces réflexions incitent à relire l'article de Roland Barthes publié dans les *Annales* en 1960 : si le partage programmatique entre historiens et littéraires peut sembler dépassé, ses propositions sur la nature de la littérature restent d'une grande fécondité<sup>10</sup>. En affirmant qu'elle a pour fonction d'« institutionnaliser une subjectivité », Barthes met en avant, plutôt qu'un critère historique ou esthétique, une opération à la fois cognitive et sociologique. La valeur exemplaire de la littérature, au sens épistémologique et non pas seulement moral, vient de cette capacité à proposer

5 - Martha NUSSBAUM, *Love's knowledge: Essays on philosophy and literature*, Oxford University Press, 1990 ; Thomas PAVEL, *La pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003 ; Sandra LAUGIER (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, 2006 ; Jacques BOUVERESSE, *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité & la vie*, Marseille, Agone, 2008 ; Jean-Charles DARMON et Philippe DESAN (dir.), *Pensée morale et genres littéraires. De Montaigne à Genet*, Paris, PUF, 2009.

6 - Voir, par exemple, Bruce BÉGOUT, *De la décence ordinaire*, Paris, Allia, 2008, qui s'appuie sur l'œuvre de George Orwell pour penser la valeur politique de l'humanisme quotidien des gens ordinaires, et Albert PIETTE, *L'acte d'exister. Une phénoménographie de la présence*, Marchiennes-au-Pont, Socrate Editions, 2009 qui s'inspire explicitement du *Livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa pour développer son étude du mode mineur de l'existence et les exercices d'auto-ethnographie qu'il pratique.

7 - Voir un état des lieux dans Astrid VON BUSEKIST, Anne SIMONIN et Sandra TRAVERS DE FAULTRIER (dir.), « La démocratie peut-elle se passer de fictions ? », *Raisons politiques*, 27, 2007.

8 - Pour ne citer que les travaux les plus récents, Carlo GINZBURG, *Nulle île n'est une île. Quatre regards sur la littérature anglaise*, Lagrasse, Verdier, [2002] 2005 ; Christian JOUHAUD, Dinah RIBARD et Nicolas SCHAPIRA, *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009.

9 - Pierre BAYARD, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Éd. de Minuit, 2006 ; et *Id.*, *Le plagiat par anticipation*, Paris, Éd. de Minuit, 2008.

10 - Roland BARTHES, « Histoire et littérature : à propos de Racine », *Annales ESC*, 15-3, 1960, p. 524-537.

une forme d'interprétation du monde détachée de l'individu qui lui a donné naissance. Là où les sciences sociales procèdent elles aussi à l'institutionnalisation d'un discours individuel, mais normé par des procédures scientifiques, la littérature produit du paradigme par la canonisation d'œuvres exemplaires qui deviennent disponibles pour décrire le monde. Les œuvres de François de La Rochefoucauld ou de Marcel Proust, d'exemples, deviennent des modèles d'interprétation, au même titre que celles d'Émile Durkheim ou de Marc Bloch. Dès lors, il est nécessaire de restituer son historicité à cette opération d'institutionnalisation de la subjectivité, mais aussi de souligner que l'opposition contemporaine entre des sciences sociales positivistes et une littérature autoréférentielle, qui n'aurait qu'elle-même pour objet, est illusoire. L'histoire longue d'une littérature qui vise à connaître et à éclairer le monde et qui, se faisant, finit par en devenir une forme d'interprétation – il suffit de penser à l'adjectivation comme forme de description, « kafkaïen », « balzacien », mais aussi « homérique » ou « dantesque » – est une ressource pour penser la richesse des rapports entre littérature et sciences sociales, plutôt que de les réduire au problème de la fiction et de la réalité.

En effet, la question des savoirs de la littérature ne doit pas être confondue avec celle des usages de la fiction. Ce dernier terme, on le sait, est fortement polysémique et déborde largement la question de la littérature : il concerne tout autant les domaines de l'illusion cognitive, de l'hypothèse, de l'imagination ou du jeu<sup>11</sup>. Identifier la littérature à la fiction implique de se situer immédiatement dans le domaine du vrai et du faux, que ce soit pour opposer la fiction, comme fabrication et comme simulation ludique, aux discours véridiques de la science ou à l'inverse, pour abstraire la fiction de toute interrogation sur le rapport vrai/faux, en s'appuyant sur une définition pragmatique et anthropologique. Or un savoir n'est pas nécessairement une représentation véridique de faits empiriques advenus dans le monde historique. Les œuvres littéraires mobilisent des procédures textuelles qui correspondent à des opérations cognitives (typologie, description, généralisation, narration...). Ainsi, le fonctionnement de l'exemplarité, dans le roman balzacien, correspond à une « pensée par type » (Jérôme David) qui se situe à un niveau intermédiaire de généralisation et que l'on peut mettre en rapport avec les modalités de construction du savoir dans les sciences sociales naissantes<sup>12</sup>. De même, la question du savoir proprement historique de la littérature peut être posée de façon renouvelée : il ne s'agit pas d'opposer la fiction et l'histoire autour de la représentation de la réalité empirique des faits passés, mais plutôt de montrer comment la littérature permet de penser l'historicité de l'expérience humaine dans son rapport au temps, à l'attente, à la guerre ou à la mort. Sur ce plan, la réflexion des romanciers modernes sur l'expérience du temps et les formes narratives qui permettent de l'exprimer sont riches d'un savoir que les historiens gagneraient à ne pas négliger, comme le montrent ici Étienne Anheim et Emmanuel Bouju. En ce sens, les polémiques suscitées par la

11 - Jean-Marie SCHAEFFER, *Pourquoi la fiction*, Paris, Éd. du Seuil, 1999 ; « Vérités de la fiction », n° spécial, *L'Homme*, 175-176, 2005.

12 - Voir aussi Laurence GIAVARINI (dir.), *Construire l'exemplarité. Pratiques littéraires et discours historiens (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Dijon, EUD, 2008.

récente rentrée littéraire autour des frontières de la fiction, et que Patrick Boucheron met en perspective, peuvent être réinterprétées. Au lieu d'un face à face entre le savoir des historiens et la liberté des romanciers, on peut faire droit à une pluralité légitime de discours s'appropriant le passé selon des modalités différentes.

Une des meilleures manières d'échapper à la question de la fiction est peut-être de reposer celle du réalisme, non pas dans le sens restreint que lui a donné l'histoire littéraire, mais dans le sens plus large de la vocation référentielle de la littérature, de sa tentative de décrire et de donner sens au monde. À ce titre, le grand livre d'Erich Auerbach, *Mimésis*, reste fondamental en raison de sa conscience aiguë de l'évolution historique des formes mêmes par lesquelles la littérature occidentale s'est efforcée de rendre compte de la réalité<sup>13</sup>. De l'œuvre d'Auerbach, on peut ainsi retenir la nécessité d'un travail à plusieurs échelles, caractéristique d'une certaine tradition philologique historiciste. D'une part, la mise en évidence de formes générales de représentation du monde : c'est l'opposition célèbre et idéaltypique entre le réalisme des textes homériques et le figurisme de la Bible. D'autre part, l'évolution des genres littéraires, qui peuvent être pensés comme des codifications d'une manière de dire le monde. Georg Misch a ainsi montré comment un genre littéraire – l'autobiographie – pouvait être l'instrument d'une réflexion historicisée sur la genèse sociologique et herméneutique du sujet en Occident<sup>14</sup>. Dans cette optique, il s'agit moins de s'interroger sur les genres traditionnels de l'histoire littéraire que sur ceux qu'une histoire des capacités cognitives de la littérature met en lumière : ainsi, par exemple, de cette tradition de l'« éthopée », ou connaissance des mœurs, qu'étudie ici Barbara Carnevali dans ses différentes configurations. Enfin, à l'échelle des textes, la description précise des techniques littéraires et stylistiques par lesquels chaque écrivain produit un savoir idiosyncrasique, dans la rencontre entre une subjectivité, un ensemble de ressources littéraires qu'il s'approprie, et un monde historique qui fournit la matière même de son écriture. Carlo Ginzburg a montré, naguère, que la lecture historique de *l'Éducation sentimentale*, souvent menée sous l'angle de la contextualisation politique ou de la modélisation sociologique, gagnait à être attentive aux effets propres de la syntaxe flaubertienne et au rythme du récit. Il suivait ainsi l'inspiration de Proust, affirmant que Gustave Flaubert, par son usage de la grammaire, avait aussi profondément modifié notre vision du monde que la philosophie d'Immanuel Kant, avec ses concepts et ses catégories. En particulier, l'attention portée au fameux « espace blanc » – cette ellipse qui vient interrompre le récit de la révolution de 1848, au moment de l'assassinat de Dussardier par Sénécals, et introduit les voyages de Frédéric Moreau – souligne que le roman est dépositaire d'un savoir sur le temps historique,

13 - ERICH AUERBACH, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, [1945] 1968.

14 - GEORG MISCH, *Geschichte der Autobiographie*, Francfort-sur-le-Main, Schulte und Bulmte, 1949-1969, 4 volumes, dont la problématique a été poursuivie jusqu'à aujourd'hui dans la tradition intellectuelle allemande, voir par exemple Günther NIGGL (éd.), *Die Autobiographie. Zu Form und Geschichte einer literarischen Gattung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1989.

que C. Ginzburg rapproche, de façon inattendue, des propos de Marc Bloch sur les structures profondes de l'histoire, opposées à l'incertitude de l'histoire événementielle<sup>15</sup>. De même, l'apparition croissante du monologue intérieur, dans le roman moderne, a profondément modifié la capacité de la littérature à prendre en charge un savoir psychologique, et non plus seulement éthique ou sociologique<sup>16</sup>. Dans ce numéro, Emmanuel Bouju comme Frédérique Aït-Touati insistent sur les techniques proprement narratives et les dispositifs d'énonciation qui prennent en charge le partage des savoirs. Pour autant, porter attention aux techniques narratives et aux formes stylistiques n'implique pas d'abandonner les perspectives pragmatiques qui permettent de contextualiser la façon dont ces savoirs sont construits et investis, et en vue de quelle efficacité. L'article de Sebastian Veg insiste sur les usages politiques de la littérature par les activistes chinois de 1919, mais montre aussi que la désillusion devant les échecs de la démocratie se traduit par l'invention d'une fiction capable d'instiller le doute sur les figures d'autorité, politique et narrative.

Cette approche des textes littéraires et du savoir dont ils sont porteurs doit permettre en retour aux chercheurs en sciences sociales d'être plus vigilants sur les usages qu'ils font de la littérature. La critique des usages platement documentaires des textes littéraires a été menée depuis longtemps, mais à l'inverse, un autre risque menace parfois : celui d'une certaine fétichisation de la littérature, investie d'une capacité particulière, mais rarement théorisée, à saisir de façon intuitive des vérités du monde social. Si Norbert Elias a eu tendance, dans *La société de cour*, à utiliser Saint-Simon sans prêter attention au projet littéraire du duc et si Erving Goffman ou Richard Hoggart ont parfois recouru à des écrivains comme à des documents d'archives, inversement, Pierre Bourdieu ou Gérard Noiriel, dans leur discussion de Virginia Woolf, donnent à la littérature une capacité de révélation intuitive de la réalité du monde social qu'il importe de discuter. C'est à la fois la disposition culturelle des praticiens des sciences sociales qu'il faudrait interroger, qui les pousse à garnir leurs textes d'exergues littéraires, et le rapport infra-théorique qu'ils entretiennent à la littérature, lorsque celle-ci n'est pas l'objet de leurs recherches. La construction scolaire de la culture littéraire, à laquelle il faut ajouter un certain désir de littérature, conduit à une attitude souvent paradoxale, faite de répulsion et de fascination, de sorte qu'on pourrait, en paraphrasant Vincent Descombes, dire que beaucoup d'historiens lisent des romans, mais disent rarement le profit qu'ils en tirent et l'usage qu'ils en font<sup>17</sup>. Pourtant, on peut faire l'hypothèse que la fréquentation de la littérature informe, d'une manière ou d'une autre, leur conception de l'histoire, suscite des interrogations théoriques ou stimule leur réflexion. C'est pourquoi nous avons proposé à plusieurs d'entre eux d'écrire sur des romans récemment parus et qui les ont particulièrement intéressés. On trouvera ces textes en fin de

15 - Carlo GINZBURG, « Déchiffrer un espace blanc », *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 2003, p. 87-97.

16 - Jean-Louis CHRÉTIEN, *Conscience et roman*, t. I, *La conscience au grand jour*, Paris, Éd. de Minuit, 2009. Sur ce thème, voir aussi Dorrit COHN, *Le propre de la fiction*, Paris, Éd. du Seuil, [1999] 2001.

17 - Vincent DESCOMBES, *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Éd. de Minuit, 1987.

volume, comme autant d'expériences auxquelles les historiens se livrent trop rarement, accompagnés d'un ensemble de recensions de travaux savants sur la littérature et les sciences sociales.

Plus généralement, l'ensemble du numéro peut être lu comme une réflexion sur les circulations croisées entre la littérature et les sciences sociales : de nombreux écrivains nourrissent leurs œuvres de l'apport des sciences sociales, tandis qu'historiens, sociologues ou géographes travaillent souvent avec un imaginaire littéraire. Deux pratiques essentielles des sciences sociales, la description et la narration, sont aussi des techniques littéraires, et leurs enjeux sont donc indissociablement épistémologiques et stylistiques. La littérature en dévoile la diversité et les ressources, ainsi que la mise en œuvre constante et réflexive : plutôt que de voir dans leur écriture le point faible des sciences sociales, mieux vaut reconnaître à la littérature sa place parmi les savoirs de la société.

*Étienne Anheim et Antoine Lilti*

